

cesse à la suite de diverses épreuves ; dans le second il tue un géant ou un monstre qui lui a ravi sa femme. L'âme ou la vie du géant est attachée à un œuf qu'il doit briser après s'être emparé d'animaux, de plus en plus petits, qui s'enveloppent l'un l'autre. Dans le dernier est enfermé l'œuf.

Notre conte basque, moins riche en développements et en intérêt que ceux de ce type, s'en distingue surtout par ce fait que les deux épisodes se mêlent jusqu'à se confondre en un seul. Dès le début la princesse a été enlevée et le mariage ne se conclut qu'après toutes les épreuves. Il est supposable que, dans le conte originel, l'aventurier épousait la princesse après avoir vaincu le Eren-Sugué, et l'arrachait ensuite au géant ravisseur.

Dans un certain nombre de nos contes, Basa-Jaun a une physionomie caractéristique de dieu déchu (v. le chandelier de St-Sauveur) ; ici c'est un géant malfaisant, comme le Tartare.

Luzel. L'introduction ressemble un peu à la nôtre. La princesse est métamorphosée en petit oiseau. Elle est enlevée par le prince, puis ravie par le corps sans âme. Le prince va à sa recherche. Deux ermites qu'il interroge lui répondent comme la pie et le corbeau.

L'âme est renfermée dans un œuf, dans une colombe, dans un lièvre, dans un loup, dans un coffre au fond de la mer.

Campbell, *le jeune roi d'Easaïdh Ruadh*. Comme dans notre conte, la jeune femme, pour obtenir le secret du géant qui la trompe deux fois, feint une vive tendresse. L'œuf est dans un canard, dans un mouton, sous le seuil.

Dans *la princesse Tournesol*, l'œuf est dans une colombe, un lièvre, un loup, un lion, une grotte.

Glinski, dans Chodsko, *L'esprit des steppes*. L'œuf est dans un canard, dans un lièvre, dans un coffre, sous un chêne, dans une île.

97. L'AVENTURIER, LES ANIMAUX SECOURABLES ET LE DRAGON.

(Version de Arhansus).

« Il y avait une fois un jeune homme qui, depuis plusieurs semaines, manquait de travail. Un matin il ouvrit sa bourse et n'y trouva plus que six liards. Six liards ne sont pas pour aller loin.

C'est ce que pensa le jeune homme. Machinalement il ouvrit aussi son couteau et alla vers la huche pour se tailler son déjeûner. Mais il n'y avait pas un seul morceau de pain dans la huche. Il referma son couteau et le mit dans sa poche ; il referma sa bourse et la mit dans sa poche. Il réunit quelques hardes dans sa musette et pendit la musette à son cou.

« Adieu à la vieille maison ! dit le jeune homme en ouvrant sa porte, puisque la fortune n'y veut pas venir, allons dehors chercher la fortune ».

Il allait d'un pas léger, ayant l'estomac vide ; et il avait laissé plus d'une lieue derrière lui quand il fut arrêté par un cheval mort, étendu dans toute la longueur de la route. A côté se tenaient, discutant vivement, un aigle, un corbeau, une fourmi. Il s'agissait d'entamer la bête et d'en faire les parts, et ce n'était pas facile vu la différence des appétits. Le garçon s'approcha et offrit ses services aux trois animaux : « Volontiers, dirent-ils, tu as l'air d'un honnête garçon et nous nous en rapporterons à toi ». Il tira son couteau de sa poche et dépéça la bête à leur commune satisfaction.

L'aigle lui dit : « Nous sommes tes obligés et nous te revaudrons le service que tu nous as rendu. Si jamais tu as besoin de ce bec et de ces serres, appelle-moi et je viendrai aussitôt à ton aide ».

Le corbeau lui dit : « Je n'ai ni le bec ni les serres de l'aigle, mais regarde un peu ces ailes. Tu pourras en disposer pour te transporter où tu voudras, et quelque part que tu sois je viendrai à ton appel ».

La fourmi dit à son tour. « S'il arrive jamais que tu aies besoin d'éviter des coups, songe à la fourmi, et tu verras que tu n'as pas obligé une ingrate ».

Le jeune homme remercia de tout son cœur les animaux secourables et, sans être tenté de partager leur déjeûner, continua son chemin.

Le chemin suivait le cours d'un ruisseau ; une truite trop joyeuse avait sauté du ruisseau sur la rive et elle se débattait dans l'herbe épaisse pour regagner le courant. Le jeune homme en eut pitié, quoiqu'il n'eût pas déjeûné ; il prit la truite et la rejeta dans l'eau. La truite fit un plongeon, puis, revenant sur l'eau, elle dit au jeune homme : « Je dois la vie à ton bon cœur, mais

tu verras quelque jour que tu n'as pas obligé une ingrate. Ne crains pas de m'appeler à l'occasion. Tous les poissons qui habitent les ruisseaux, les rivières et la vaste mer sont, à cause de moi, tout à ton service ».

Le jeune homme remercia la truite et continua sa route. A la fin il arriva dans la capitale du royaume et alla s'offrir à l'intendant du roi qui, voyant sa bonne mine, l'agréa pour domestique.

A quelque temps de là on apprit que, de l'autre côté de la mer, s'était montré un Eren-Sugué anthropophage qui portait la terreur dans tout le pays. Le roi fit publier à son de trompe qu'il donnerait sa fille au brave qui tuerait le Eren-Sugué.

La fille du roi était fort belle, mais fort dédaigneuse. Telle qu'elle était, le jeune homme la trouvait à son gré, et il résolut d'aller combattre le Eren-Sugué. Pour cela il n'eut pas de peine à obtenir un congé de l'intendant.

Quand il arriva au bord de la mer, il ne vit ni barque ni bateleur. « Que n'ai-je, se dit-il, les ailes dont le corbeau m'a promis le secours ! Cela vaudrait mieux qu'un bateau. Mais le corbeau a sans doute oublié sa promesse ».

Non. Le corbeau n'avait pas oublié. Il était là, et même il était venu si vite qu'il n'avait pas achevé son diner. Il demanda au jeune homme un kilogramme de viande dont il avait besoin pour soutenir ses forces pendant le trajet. La viande mangée, il fit asseoir le jeune homme sur son dos, à califourchon, et s'éleva dans les airs. Cela alla bien d'abord. Mais quand il fut arrivé à égale distance des deux rivages, le vol du corbeau s'allourdit : « Hâte-toi de me donner à manger, cria-t-il à son cavalier, sinon je vais te laisser tomber au milieu de la mer ».

Le jeune homme pria le corbeau de patienter un peu, tira son couteau de sa poche et se coupa un bon morceau de la cuisse qu'il plaça dans le bec du corbeau. Le corbeau n'en fit qu'une bouchée. Rassermi par cette succulente nourriture, il atteignit l'autre rive et déposa son cavalier, non loin de la demeure du Eren-Sugué.

Le Eren-Sugué arriva aussitôt en grande furie et une terrible bataille s'engagea. Le jeune homme était brave et alerte ; il parvint à éviter les morsures de la bête et à trancher trois de ses sept têtes. Mais il se sentit à bout de forces. Alors il songea à la promesse de l'aigle et l'appela à son secours. Et la bataille changea

bientôt de face. L'aigle, avec son bec et ses serres, occupa si bien le Eren-Sugué que le jeune homme, en moins de rien, trancha les quatre têtes qui restaient, en sorte que la bête tomba morte.

« Je t'avais bien dit que je te revaudrais le service que tu m'as rendu, » dit l'aigle en s'envolant.

Le jeune homme envoya un « merci » à l'aigle, coupa les ailes du Eren-Sugué et en fit un paquet; puis il fit un autre paquet des sept têtes et reprit le chemin du rivage.

Le corbeau l'y attendait, après avoir diné amplement. Le jeune homme ne monta sur son dos cependant qu'avec une bonne provision de viande fraîche, pour parer aux accidents. Mais il n'en eut pas besoin. Le corbeau traversa la mer sans que son vol puissant se ralentît et déposa doucement son cavalier sur le rivage opposé.

« Je t'avais bien dit que tu pouvais compter sur moi, » dit le corbeau en reprenant son vol.

« Grand merci, corbeau, » dit le jeune homme en jetant sur son épaule les paquets où étaient serrées les ailes et les têtes du Eren-Sugué.

Or les gens de la côte avaient vu arriver le corbeau et son cavalier au-dessus des flots et le bruit se répandit au loin que le Eren-Sugué n'était plus et que le vainqueur revenait pour épouser la fille du roi. C'était une heureuse nouvelle.

Deux jeunes vauriens furent des premiers à en être informés. Ils se concertèrent pour ravir au jeune homme la récompense qu'il avait méritée. Ils l'attendirent à quelque distance de la ville dans un chemin creux, loin de toute habitation. Comme il n'était pas sur ses gardes, ils n'eurent pas de peine à lui ravir le paquet où étaient enfermées les ailes du Eren Sugué. Ils auraient peut-être réussi à le tuer quand, bien à propos, il songea à la fourmi : « Ah ! petite fourmi, si tu ne me m'as pas oublié, voici l'occasion de tenir ta promesse. »

Il n'eut pas plutôt dit ces mots qu'il disparut aux yeux des deux vauriens. Il était devenu lui-même une fourmi, bien en sûreté derrière un brin d'herbe. Il eut le temps de rire de la déconvenue de ses meurtriers. Ceux-ci cependant, quoique ne comprenant rien à ce qui était arrivé, jugèrent qu'ils n'avaient pas une minute à perdre s'ils voulaient obtenir le prix de leur scélérité. Ils se rendirent en toute hâte au palais, montrèrent au roi

les ailes du Eren-Sugué et racontèrent au long les prétendus exploits par lesquels ils s'en étaient rendus maîtres.

Pendant que cela se passait, le jeune homme avait repris sa première forme.

« Je t'avais bien dit que tu n'obligerais pas une ingrate, » lui dit la fourmi.

« Petite fourmi, répondit le jeune homme, grand merci. De même que l'aigle et le corbeau, tu as mille fois payé ta dette. »

Le jeune homme continua son chemin et fut bientôt en présence du roi qui complimentait encore les jeunes vauriens. A son tour il montra les sept têtes du Eren-Sugué et raconta le guet-à-pens, dont il avait failli être victime. Ce fut une autre affaire. Ils n'eurent pas même l'audace de nier et le roi les fit pendre sans autre forme de procès. Puis le roi déclara que le vainqueur du Eren-Sugué deviendrait son gendre le lendemain.

Mais la fière princesse n'entendait pas qu'on disposât de sa main sans la consulter, et surtout en faveur d'un homme de rien, qui était tout à l'heure un des domestiques de son père. Le roi eut beau lui dire que cet homme de rien avait délivré le pays de la méchante bête qui menaçait la vie de ses sujets et la sienne même; et qu'il méritait d'être aussi bien accueilli au moins que les grands de sa cour qui s'étaient cachés pendant la bataille ; elle secouait la tête et continuait à refuser. Tout à coup, comme la discussion avait lieu au bord de la mer, elle tira de son doigt un de ses anneaux et le jeta aussi loin qu'elle put, au milieu des flots. « Mon père, dit-elle, quand cet homme me rapportera mon anneau, je l'accepterai pour époux. Sinon, n'espérez pas que je l'accepte jamais. »

Le pauvre roi s'en alla, furieux d'avoir une fille si rebelle.

Laissé seul sur la rive, le jeune homme pensa à la truite : « Belle truite, si vous n'avez pas oublié votre promesse, voici le moment de montrer que vous n'êtes pas une ingrate. »

Au même moment, la truite montra sa tête hors de l'eau : « Sois tranquille, bon jeune homme, tu verras tout à l'heure que tu n'as pas obligé une ingrate. Tout mon peuple est à la recherche de l'anneau. »

Elle parlait encore lorsqu'un vieux poisson, dont les écailles brillaient comme de l'or, apporta l'anneau dans sa bouche.

Une fois en possession de l'anneau, le jeune homme retourna au palais et le mit au doigt de la princesse.

La princesse ouvrit de grands yeux, regarda l'anneau, puis le jeune homme, et sa fierté tomba tout d'un coup. Et prenant le bras du vainqueur du Eren-Sugué, elle alla avertir son père qu'elle était soumise maintenant à sa volonté. »

—
Cf. *Le pêcheur et ses trois fils*, n° 96, et Campbell, *la Mermaid*.

98. L'AVENTURIER, LES ANIMAUX SECOURABLES
ET LE CORPS SANS AME.

(Version de Mendive).

« Deux richards étaient amis. L'un avait sept filles et l'autre sept garçons. Le père des garçons fit un jour venir chez lui le père des sept filles, il lui proposa d'unir leurs enfants, à mesure qu'ils viendraient en âge, l'ainée des filles avec l'ainé des garçons, les cadets dans leur ordre avec les cadettes, et enfin le plus jeune des garçons, avec la plus jeune des filles. « Mon voisin, répondit l'autre, le projet me paraît bon, car il nous débarrasse, du coup, de tout souci pour trouver, vous des brus, moi des gendres ».

L'affaire ainsi conclue, les trois premiers mariages se firent, chacun en son temps. Puis les deux richards moururent. Cependant, les jeunes gens étant d'accord, la série des mariages se continua jusqu'à ce qu'on fût arrivé au dernier. On s'aperçut alors que certains papiers manquaient et le fiancé s'en alla les chercher.

Pendant son absence il vint aux six couples l'envie de faire de leur côté un petit voyage d'agrément. Ils chargèrent des mules de linge, d'habits et d'argent et partirent en bonne disposition pour se divertir. La fiancée ne voulant pas rester seule à la maison, les suivit.

Bien. Ils s'arrêtèrent un jour au pied d'une montagne et firent servir le déjeuner pour se reconforter avant de la franchir. Le déjeuner fini, chacun se laissa aller au sommeil, excepté la fiancée qui pensait à son amoureux.

Tout à coup un Basa-Jaun se présenta à elle et lui dit : « Femme, préparez-vous à me suivre,